

Note de lecture

Michel Diaz : *Bassin-versant*, poésie, éditions Musimot, 2018, 68 p., 14 €.

Michel Diaz est un écrivain et un poète prolifique. Docteur ès lettres, spécialiste du théâtre contemporain (et, plus particulièrement d'Arthur Adamov), il a publié, depuis 1975, une dizaine d'ouvrages consacrés à sa spécialité, cinq recueils de nouvelles, seize recueils de poésie et participé à une trentaine de livres d'artistes (à tirage limité). En outre, comme nombre de ses consœurs et confrères, il collabore volontiers à des revues (*Chemins de traverse*, *CRV*, *L'Iresuthe*, *Poésie/Première*, *Écrit(s) du Nord*, *La Voix du basilic*, *Encres vives*, *Lichen...*).

En ce printemps qui tarde à se faire chaleureux, vient de paraître, chez l'éditeur de Haute-Loire Musimot, son dernier recueil, au format carré (15 cm x 15) : *Bassin-versant*. Son préfacier, Jean-Marie Alfroy, dit de cette belle prose poétique qu'elle est une « poésie de veilleur », dont le « verbe inspiré (...) se propose de nous ramener au plus près de nous-mêmes ». « Et c'est ça, ces images venues d'outre-nuit, ça qui choisit en moi ce que je ne dois pas oublier. » (p. 27)

En effet, Michel Diaz écrit « comme on se tient debout, dans le suspens de son inspir, sur la ligne décisive du partage des eaux » ; il « appelle à la circulation d'une infinie lenteur » (p. 17).

Pour nous qui les lisons, ses poèmes sont « une brassée de mots que l'on a repeints de sang neuf » (p. 52), « une bannière de défaite, une meurtrière sur l'inconnu, ou une passerelle de lumière suspendue au-dessus de l'abîme » (p. 50), « une poussière d'ombre, une haleine de bruits » (p. 51).

Mais, nous (r)assure le poète, « il suffit encore d'être là, présence aux aguets, dans l'écoute attentive des bruits secrets du monde, par ce souffle engendré au bord des portes de l'ailleurs, un souffle étrange et simple, comme le lierre grimpe au mur des jours, que le nouveau matin se lève dans l'épiphanie de sa transparence, que se dépose la rosée du sens au bord de nos paupières, et que l'on sourit aux nuages. » (p. 61)

Et pourtant, même s' « il est facile de rester assis, par un soir de tempête, à la petite table de noyer, avec les mains sur les genoux, la pensée divaguant sur ses chemins d'imprévisible. » (p. 39), « il faudra bien un jour prochain tendre un peu mieux l'oreille, déchiffrer le cri des chouettes, s'essayer à mieux écouter ce que disent les pierres, les herbes et les arbres et, s'essuyant les yeux, lire ce qu'il y a de gravé dans l'écorce des jours, ce récit des temps qui précèdent, ce tracé souterrain de leurs

braises par où la lumière est venue avec ce rien, au bout, qui n'a ni lieu ni nom. » (p. 52-53) — « (...) car on ne peut aller que vers une interrogation et si peu vers une réponse. » (p. 63)

On ne peut tout citer, malgré l'envie ; alors, un dernier extrait :

« Il n'y a rien, devant, que ce chemin d'eaux sombres où la vie va sans nous (...). Rien à poursuivre, ici, que ce qui éloigne la peur de ce qui va finir, ce qui déborde le contour des choses et embellit le jour.

(...) Debout dans l'heure, et immobile, il faut la boire comme une eau-de-vie qui n'aurait aucun goût de sang. La boire aux jours effervescents et aux ciels des métamorphoses.

Juste pour ne pas trop mourir d'une vérité qui persiste à souffler à l'encontre du vent. Juste pour ne pas dire adieu à tout. » (p. 18-19)

On consultera avec profit le site du poète : <https://michel-diaz.com/>

Élisée Bec, pour *Lichen*.